

**LES LIMITES DE L'UNITE FRANCOPHONE DANS LA PREFERENCE
NATIONALE DE FATOU DIOME**

Les nouvelles qui composent *La Préférence nationale* de Fatou Diome (2001) s'enfilent comme une série de relais vers des rêves inassouvis. Ce sont ceux d'une femme africaine que le destin, mais surtout la foi en la magie du mot gravé – sur un cahier d'écolière ou dans un livre –, conduisent de la misère de son village sénégalais de Niodor aux rêves d'amour et de libertés promis par la culture et la langue françaises. Selon Madior Diouf qui signe la préface du recueil de nouvelles, ce livre est un « itinéraire de femme » (9), le cheminement d'une étudiante émigrée en France, dans la ville de Strasbourg et qui, en dépit d'une licence en lettres, est obligée de faire le ménage pour survivre. Comme si sa peau noire, source de sa marginalisation, était aussi la clef d'un accès sans limite à l'intérieur des maisons européennes. Elle en profite pour accéder à l'intimité des familles afin de les guérir d'un « racisme ordinaire », apanage de français « souvent peu cultivés, mais arrogants qui exploitent les moins nantis qu'eux » (10).

En somme, les nouvelles de *La Préférence nationale* permettraient la reconfiguration des hiérarchies raciales et culturelles héritées de la colonisation. Dans cette opération, la couleur noire de la femme, ses humanités et un exceptionnel pouvoir de séduction arrivent à convaincre que la couverture raciale est une cape d'invisibilité. Mais surtout, la profanation des maisons de racistes permet d'astiquer les liens qui bâtissent l'unité du monde et, par cette opération, de restituer l'éclat de l'unité du monde.

Or, c'est contre cette perspective de l'unité culturelle que s'érigera la présente proposition. Cet article consistera en une lecture des nouvelles de *La Préférence nationale* animée du souci de démonstration que la critique du racisme contre les immigrés est l'expression d'une double conscience déséquilibrée. Dans cette double conscience, sera-t-il démontré, la suprématie de la culture française occulte le combat social en faveur du petit peuple d'immigrés. Puisque les interactions entre les personnages de Fatou Diome semblent imputer le racisme à un manque de culture et à

une méconnaissance de l'autre, la restauration de celles-ci par une Africaine, dans l'espace d'immigration – donc dans l'espace français – ne saurait s'effectuer que dans la démonstration des *succès de la colonisation*.

LITTERATURE ET IMMIGRATION

Malgré l'accueil mitigé dont il a bénéficié dans certains milieux littéraires africains, le « Manifeste pour une 'littérature-monde' en français » publié dans *Le Monde* du vendredi 17 mars 2006 a eu le positif effet de formuler les velléités d'une nouveauté. Les écrivains signataires du manifeste semblent initier un divorce entre les aspirations de l'écrivain, traditions ancestrales et combats idéologiques avec lesquels ils entretiennent des rapports distants et complexes. En outre, le contexte politique et idéologique dans lequel s'écrit l'acte de naissance de cette nouvelle école reste des plus problématiques. Il était en effet difficile, après la chute du mur de Berlin et la reconfiguration du monde, de promouvoir l'immigration dans la langue et la culture française comme un mouvement positif. Dans de nombreux cas, les luttes politiques internes aux anciennes colonies ont exacerbé un sentiment antioccidental.

Même si, d'un point de vue pédagogique et du point de vue de la recherche, l'exploration du texte autour de la perspective de l'individualité et la liberté de l'écrivain peut permettre une analyse plus diversifiée du texte africain, la logique qui sous-tend cette démarche se prête quand même à un paradoxe. Elle aboutit, en dépit du rejet du lien à une culture ancestrale, à la création d'une ethnicité nouvelle ne serait-ce qu'autour de l'écriture et de la langue française.

Dans son article « Les Enfants de la postcolonie: Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire » (1998) Abdourahman Ali Wabéri désigne cette nouvelle ethnicité par le terme composé de *franco-quelque-chose*, c'est à dire une race d'originaires d'Afrique, mais « d'abord écrivains et accessoirement nègre[s] » (11). Unis dans leur désir de conjurer la différence avec les autres cultures, les *franco-quelque-chose* retiennent l'exil volontaire dans la langue française comme un trait de définition de leur identité. Ils partagent ainsi le commun souci de se défaire du lien

chernel exclusif qui lierait l'homme noir à la Négritude, se préférant plutôt partie intégrante d'un « vaste ensemble dont les ramifications enlacent plusieurs continents » (*le Monde*).

Dans bien de mesures, Fatou Diome s'insère dans ce mouvement, même si elle n'en a jamais ouvertement endossé les principes. Elle s'y rattache surtout par rapport à la thématique de l'immigration, prédominante dans ses écrits. Ses personnages féminins, vacillent constamment entre leur souvenir de l'Afrique et la présence de leurs corps en Europe ou elles sont pour vivre leurs « rêves de liberté » (Diome 2001 : 88), ou pour se bâtir un espoir au degré de [leur] combativité (Diome 2002 : 58). Dans leur fonction romanesques, toutes ces femmes participent à une mission, celle d'annoncer l'inévitabilité d'une culture monde pour laquelle, Africains et Français devront abandonner tout complexe colonial pour « s'inscrire dans la dynamique d'un échange équilibré, où le regard qui interroge gagne sa légitimité dans une franche réciprocité (Diome 2008).

Si on en juge par son utilisation du terme de *La Préférence nationale* comme titre de son premier recueil de nouvelles, il devient clair que Fatou Diome aborde la question de l'immigration sous l'angle de la polémique. Avec sa bibliographie et le titre de *La Préférence nationale* qu'elle choisit pour le premier texte qu'elle publie, Fatou Diome préfigure à quel degré elle s'installe au cœur même de la rhétorique qui semble remettre en cause les nécessités et la légitimité de l'intégration. En empruntant son titre au programme du Front National¹, parti d'extrême droite français opposé à l'immigration, Diome prend les contre-pieds des théories de l'incompatibilité des cultures. Mais de manière bien plus utile, elle s'engage dans le débat fondamental au 21^{ème} siècle, partagé entre les vellétés du repli identitaire et les tentations d'une civilisation plus globale. Mais telle qu'elle les conçoit, l'identité et ses critères se déterminent autour de l'assimilation et du syncrétisme de toutes les cultures qui se réunissent dans leur usage de la langue française. En 2001 déjà, elle justifiait sa foi en une unité francophone qui ne peut

¹ Référence est ici faite Jean-Yves Le Gallou : *La préférence nationale : réponse à l'immigration*.

valablement s'exprimer, à cause d'individus peu cultivés dont seule l'inculture est responsable du racisme et de la xénophobie. Ces phénomènes de rejet, confiait-elle au magazine *Amina* viendraient « de l'ignorance de l'autre [qu'] on nie [...] parce qu'on ne sait pas le comprendre » (Mendy-Ongoudou 2001 : 46).

A la lecture des nouvelles de *La Préférence nationale*, il est évident que l'effort de formation et de réparation de l'autre se révèle comme un objectif fondamental du texte. Les personnages semblent créés pour faire don de leur corps et de leur personne afin d'élever les esprits à l'acceptation de l'universalité de la culture française. Que les femmes dans le texte de Diome répondent à des petites annonces, ou qu'elles subissent des insultes sur leur africanité, qu'elles s'engagent dans des rapports intimes avec des français, leur mission reste constante. Elles doivent rentrer chez l'ennemi, masquée de leur peaux, afin d'en élever l'intellect, l'âme et l'esprit. La cohérence de la mission s'évalue nettement dans *Le ventre de l'Atlantique* (2003), roman qui suit automatiquement le recueil de nouvelle. Salie, une jeune écrivaine sénégalaise qui vit en France détermine son appartenance culturelle et ethnique sur le terrain exclusif de la créativité. Sans véritablement nier son origine sénégalaise, elle semble beaucoup plus préoccupée par l'adoption de son travail d'écrivaine comme le trait dominant de son identité lorsqu'elle affirme chercher son "territoire sur une page blanche"(Diome 259). Dans le refus des limites imposées par un ancrage trop profond dans les ethnicités géographiques elle se dessine telle une "exilée en permanence" dont les textes constituent un acte symbolique de réunification des fragments du monde. Puisque par son écriture, elle est capable de "souder les rails qui mènent à l'identité" (Diome 296), ses textes et sa personne servent de conduit par lequel les différences raciales sont niées. En lieu et place de ces différences, elle opte pour un espace de fluidité qui permet de "brasser la multitude de cultures sans perdre pied" (Toubiana 24). Dans cet espace, elle peut, sans aucune contradiction se considérer «linguistiquement [...] française » et d'exhiber sa nationalité comme un privilège qu'on acquiert sur les chemins de l'école, où, après avoir côtoyé les mythologies de la culture française dans les livres, tous les francophones peuvent se définir « compatriote [...] de Victor Hugo » (86).

De manière bien plus importante, on peut affirmer qu'au delà de la simple légitimation par la langue et la culture, Fatou Diome suggère dans *Le ventre de l'Atlantique* que l'écriture joue le rôle d'une « cire chaude qu[on] coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords » (Diome, 2003 : 297). Elle participe à révéler une imagination et une créativité commune à toute l'humanité. De ce point de vue, elle fonctionne comme un point de suture, une « chéloïde qui pousse là où les hommes, en traçant leurs frontières, ont blessé la terre de Dieu » (Diome 2003 : 297). Il va de soi que cette unité est avant tout l'œuvre de l'école, elle même corolaire de la colonisation et représentation de ce que la culture française a de meilleur. D'ailleurs, Fatou Diome n'hésite à comparer les espaces africains et européens. Son débarquement en France se fait presque dans un soulagement que suggèrent les comparaisons implicites dans le texte. Ailleurs, *Le ventre de l'Atlantique* établit le contraste entre l'Afrique et l'Occident en des termes bien moins ambigus :

En Afrique, je suivais le sillage du destin, fait de hasard et d'un espoir infini. En Europe, je marche dans le long tunnel de la performance qui conduit à des objectifs bien définis. Ici, point de hasard, chaque pas mène vers un résultat escompté ; l'espoir se mesure au degré de combativité. [...] j'avance sous le ciel d'Europe en comptant mes pas et les petits mètres de rêve franchis. (Diome 2003 : 14)

En plus de la dynamique et de l'ascension sociale qu'elle permet, l'immigration en Europe fonctionne dans l'écriture de Fatou Diome comme un espace de renaissance de l'être.

Contrairement aux récits de ses aînés écrivains africains, pour lesquels le climat européen a servi de facteur d'amplification au sentiment de solitude et d'exil, les personnages de Fatou Diome semblent subir une renaissance symbolique dans l'espace occidental. La nouvelle « le visage de l'emploi » relate en effet d'une expérience d'immigration ou l'hiver, comme une instance protectrice, permet à la fois de différer et d'annuler les possibilités de rejet éprouvé ou suscité par la jeune dame dans son nouveau monde de transplantation.

L'égalité n'avait jamais aussi bien porté son nom, personne n'échappait à l'emballage : manteaux, gants écharpes et bottes créent l'espace d'un hiver une race nouvelle : celle des emmitoufflés. Les gens n'étaient plus que boule de laine et couleurs industrielles. *Les races étaient masquées.* [je souligne] (Diome 2003 : 62)

Puisque les races sont masquées, le vêtement qui fait office d'une peau de substitution permet la production d'une ethnicité commune et nouvelle. Par la protection qu'ils imposent au corps, la langue française et sa représentation métonymique par l'hiver permettent la création d'hologrammes qui atténuent l'isolement. Dans les rues de Strasbourg, la jeune dame fait une rencontre qu'elle décrit en ces termes :

Un jour sur le chemin de la fac, une vieille dame marchait devant moi, je lui trouvai une telle ressemblance avec ma grand-mère que je m'abstins de la dépasser de peur de voir son visage et de rompre le charme. Elle trottinait lentement, gracieusement, moi, derrière elle. Je souris intérieurement à l'idée de raconter à ma grand-mère que j'avais vu une toubab qui lui ressemblait, ou de dire à cette Alsacienne qu'elle ressemblait à ma grand-mère, noire comme l'ébène. (Diome, 2003 : 62)

La présence de la grand-mère ne prend en réalité de sens que parce qu'elle permet la soustraction du corps des regards et jugements qui le rendent illégitimes. Née comme un corps non désiré dans une société « impénétrable qui ne digère jamais les corps étrangers » (Diome 2003 :77), elle ne pouvait qu'apprécier la « présence » symbolique d'un être connu dans les rues de Strasbourg. L'immigration en devient ici, non le déplacement du corps dans un espace autre, mais la continuité d'un itinéraire. Par son refus de dépasser cette « grand-mère » alsacienne afin de « ne pas rompre le charme » (Diome 2001 : 62), elle établit une opération de soustraction de la différence et s'installe comme un espace de jonction entre deux identités irréconciliables : l'Alsacienne et la Noire d'ébène.

L'un des personnages constructeurs de l'unité du monde est la figure de l'instituteur. En tant que pourvoyeur de la connaissance, il constitue le lien à la culture française. Naturellement donc, sa représentation se superpose à celle du livre et du cahier scolaires. Comme un géniteur symbolique dont l'enseignement permet l'acquisition de « la clef du monde » l'instituteur N'Detare porte en lui la conscience de l'universalité:

Je lui dois Descartes, je lui dois Montesquieu, je lui dois Victor Hugo, je lui dois Molière, [...] Balzac, [...] Marx, [...] Dostoïevski, [...] Hemingway, [...] Léopold Sédar Senghor, [...] Aimé Césaire, [...] Simone de Beauvoir, Marguerite Yourcenar, Mariama Bâ et les autres.[...] [...] l'école. [...]. Bref, je lui dois mon Aventure ambiguë. Parce que je ne cessais de le harceler, il m'a tout donné : la lettre, le chiffre (2001 : 106)

Dans la révélation de ses humanités, la narratrice de *La Préférence Nationale* présente l'écriture et l'école comme des espaces de célébration d'un certain nombre de valeurs destinés à faire reculer les frontières de l'identité au-delà de la consanguinité et de la communauté raciale.

LA RACE OU LA LANGUE ?

D'une telle conception de l'écriture comme le support d'une liaison entre les cultures, émane une proposition majeure. Dans son approche du statut identitaire des immigrés en France, Fatou Diome semble adopter une attitude que résumant les théories de Didier Anzieu (1990) sur le sens de l'appartenance chez l'enfant. Pour Anzieu le sentiment d'existence d'un enfant repose principalement sur des fantasmes de peau commune qu'il entretient avec sa mère ou son entourage maternant. Il en déduit que toute manifestation d'appartenance au groupe recherche le rétablissement de relations humaines qu'on considère altérées par la rupture d'une harmonie commune. Le retour vers l'harmonie se réalise dans le refus des frontières entre sociétés et des cultures. C'est par ce refus des altérités mutuelles que s'affirment l'identité des personnages modèles de Fatou Diome à l'image de la narratrice du *Ventre de l'Atlantique* qui peut alors affirmer "partout où je pose mes valises, je suis chez moi" (Diome 2003 : 296). Mais plus profondément, la question qui ressort de cette conception de l'écriture a trait à celle de la territorialité. La formule "je suis chez moi" a une double portée. Elle est à la fois expression d'une individualité dépourvue d'attaches au point d'être transposable partout. Mais le désir de « poser la valise » correspond aussi à la recherche d'une territorialité et d'une charge relationnelle qui à leur tour contestent l'individualité absolue.

La légitimité ainsi recherchée dans la revendication du monde comme sa terre d'origine devient donc une opération d'autolégitimation dont les fondements ne sont jamais expliqués. Dans le cadre d'une rencontre organisée par Franklin and Marshall College en 2008, Fatou Diome justifiait la légitimité des immigrés par ses termes:

Mes personnages ne cherchent pas à entrer dans le monde européen, ils y sont [...] et ne cherchent pas à s'[en] justifier. C'est le regard des autres qui a du mal à leur donner *leur* place. [...] Dans *La Préférence Nationale*, la jeune fille qui fait le ménage est une étudiante en lettre comme tous les autres étudiants français, qui *a lu* les mêmes choses que les autres. (Diakité 2008)

Il semble, si l'on suit le raisonnement de Fatou Diome, que le sujet en immigration peut lui-même écrire et signer les papiers de sa légitimation, pourvu qu'il sache lire. Si un tel schéma d'appartenance est théoriquement indiscutable, la pratique de la francophonie en donne une image bien différente.

Réagissant contre l'absence d'écrivains français au salon du livre Francophone de Mars 2006, Amin Maalouf a signé un article dans *Le Monde* dans lequel il décrit la hiérarchie de fait entre les adjectifs français et francophones :

Qu'est ce qu'un auteur francophone? Une personne qui écrit en français. [...] « Francophones », en France, aurait dû signifier *nous* ; il a fini par signifier eux, les autres, les étrangers, ceux des anciennes colonies²

Dans le même esprit, Alain Mabanckou rejette le statut d'étranger à la France, implicite dans le terme de francophone. Comme les personnages de Diome, il établit la nationalité au niveau de la langue :

[L]es textes d'auteurs francophones d'Afrique noire sont publiés en français, et pour la grande majorité à Paris... Par conséquent, alléguer que cette littérature est étrangère, c'est soutenir à mots couverts qu'elle ne fait pas partie de l'espace français qui serait à un palier au-dessus.

A notre avis, ces propos semblent suggérer beaucoup plus qu'un désir d'intégration. La culture et la langue françaises ayant été les appâts de l'assimilation telle que la promettait la colonisation, la demande- historiquement légitime- d'appartenance au

² Cf. Maalouf, Amin, « ...et les égarements de la francophonie »

monde Français est toujours objet de certaines limitations. Car le droit d'appartenance à toutes les rives du monde se bute souvent contre des incapacités d'articulation chez les personnages de Fatou Diome.

Malgré l'universalité que réclament les personnages et malgré la légitimité dont ils se couvrent dans cette requête, leur présence sur le territoire français s'exprime dans la timidité digne d'analyse. En dépit de ses « rêves de liberté » et de son époux français censés lui conférer des droits sur le territoire français, la femme africaine immigrée qui prête sa voix à la narration de la nouvelle « le visage de l'emploi » de *La Préférence nationale* arrive aux portes de Paris avec la pleine conscience - un complexe latent peut-être- de sa différence de peau. Dès l'aéroport, elle anticipe les ratages dans la rencontre avec les secrets d'une culture et d'une langue française, avec une terre nouvelle qui, quoique lui ouvrant « les bras » (61) n'évitera de la mettre dans un « *sac poubelle* [avec] tous les étrangers » (87), refusera de découvrir son humanité et ce qu'elle a dans le cerveau (87). Elle prédit surtout que ce nouvel espace se contentera de lire sa peau noire comme « carte d'identité organique » (62) signifiant de l'altérité ultime, son corps comme une simple représentation de « l'Afrique tout entière avec ses attributs vrais et imaginaires », son visage, le transparent « réceptacle de gènes et de culture » (63).

Voilà certainement pourquoi les actes de racismes ne seront jamais confrontés que par des mots murmurés au lecteur. Dans la nouvelle « le visage de l'emploi », la jeune dame obtient du travail chez des patrons blancs qui, pour parler de leur servante, utilisent le pronom dégradant « ça ». De manière bien surprenante, cette dévalorisation est accueillie par la narratrice de la nouvelle, par une autoréflexion non dépourvue d'intérêt :

C'était donc ça. C'est pour cela qu'on me regardait comme ça. Je n'étais pas moi avec mon prénom, ni madame, ni mademoiselle, mais *ça*. J'étais donc *ça* et même pas *l'autre*. (64)

En face du boulanger, qui lui lance « pourquoi vous n'allez pas travailler chez *fous* » (86) la narratrice de la nouvelle « la Préférence nationale », elle se contente sur plus de deux pages, d'une autre révoltée intérieure (87), identique à sa réaction face à la famille Dupire dans « Cunégonde à la bibliothèque ». Sa voix ne se fait entendre que

lorsque sa patronne française commet une erreur d'inculture. La révolte incisive et sans retenue du personnage donne une nette impression qu'à ses yeux, une atteinte à la culture livresque est bien plus condamnable que des insultes. Se dépouillant de sa couleur, et de ses peurs et de son silence elle risque son emploi, pour préserver l'intégrité de la langue française. Le silence de l'attaque contre l'Africanité se mue, devant un mauvais jugement de la culture française, en une révolte nette, vocale et sans ambiguïté lorsqu'elle répond « Non Madame, Descartes dit *Cogito ergo sum*, c'est à dire « je pense donc je suis » (88). Comme si ce lien de la langue, plus fort que le lien du sol et du sang et qu'il méritait qu'on sacrifie son salaire, le personnage narrateur de la nouvelle « le Visage de l'emploi » se révolte lorsque la fameuse pensée de Descartes *Cogito ergo sum* devient *Cogito sum*.

CONCLUSION

Dans cet article il s'est agi de démontrer comment le discours sur l'égalité entre les immigrés et les français de souche prend les allures d'une promotion de la supériorité culturelle de l'Europe. Derrière le déguisement de leurs couleurs et leurs races, les personnages féminins qui décrivent le rejet s'engagent dans une lutte intellectuelle dont l'objet est de démontrer leur maîtrise de la culture française. Si cette culture est de nature à montrer leur valeur et à leur octroyer le respect des français, il va de soi qu'elle représente une donnée enviable dont la maîtrise permet une ascension sociale. Dans la dynamique que ces femmes entretiennent avec les hommes de race blanche, leur itinéraire ressemble à la mise en place d'une stratégie visant à appâter, séduire, attirer l'homme blanc afin de « capter l'odeur française » (83) car chacune des nouvelles qui décrivent l'immigration s'achèvent par une épiphanie chez le raciste soudain sensible à une humanité *déracialisée* qui, s'appuyant sur la « distance ironique » (10) avec ses origines africaines, dissimule à peine, la célébration de la langue et la littérature françaises. Parce que ses stratégies antiracistes passent par le camouflage de la peau et

par *l'intériorisation* de la culture française- elles promeuvent, soutiendrai-je, l'idée de la supériorité culturelle de l'Europe.

OUVRAGES CITES

Anzieu, Didier, « Groupes (Dynamiques des) », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Universalis, 1990, Corpus 10, pp. 971-974.

-----, *Moi peau* Editions Dunod, 1994.

Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique* Paris: Éditions Anne Carrière, 2003.

-----, *La Préférence nationale et autres nouvelles*, Paris. Présence africaine 2001.

-----: "Cinéma Africain, une camera à l'épaule de l'histoire" in *Africamania, Journal of Film Preservation* (2008)

Diakite, Boubakary. « Interview inédit avec Fatou Diome ». Franklin & Marshall College, Mars 2008.

Maalouf, Amin, « ...et les égarements de la francophonie » Consulté le 02 mars 2015. Disponible à <http://www.aminmaalouf.net/fr/2009/07/et-les-egarements-de-la-francophonie/>.

Le Gallou, Jean Yves. *La Préférence Nationale – Réponse à l'Immigration*, Albin Michel 1985.

Toubiana, Serge, « 50 ans de cinéma africain à la Cinémathèque française » *Africamania Journal of Film Preservation*. 74/76, (2007/2008) 21-24.

Renée Mendy-Ongoundou, « 'La Préférence Nationale' par Fatou Diome : Etre libre en écrivant... » *Amina* 379 (novembre 2001) p. 46.

Boubakary Diakité
Marquette University
Milwaukee, Wisconsin, Etats-Unis